

Sylvain Aharonian, qui assure l'enseignement de l'éthique à l'Institut, propose aux lecteurs des Cahiers une très utile synthèse qui éclaire les enjeux d'une question qui défraie l'actualité : la question dite du « gender ».

Clartés sur le « gender »

« Vous serez comme des dieux (ou : comme Dieu) » (Gn 3,5b) : le perfide Serpent n'a pas fini d'inciter à la révolte ! Or aujourd'hui, l'un des cris de la sédition humaine résonne du vocable *gender*. En même temps, l'idéologie ainsi évoquée fait couler beaucoup d'encre dans notre pays, et elle suscite de nombreux débats. En l'occurrence, les évangéliques, s'ils ne se distinguent guère par l'originalité de leurs conclusions, expriment eux-mêmes ici ou là leur vision des choses, ce dont on ne saurait que se féliciter¹. Quant à nous, c'est à cette manière de voir que nous voulons simplement faire écho, après quelques éclaircissements.



Construire une société d'égalité réelle...

Les origines du gender

L'existentialisme athée

Des penseurs français ont certainement joué un rôle préparatoire dans l'essor de l'idéologie du *gender*. Par exemple, le philosophe Jean-Paul Sartre (1905-1980) a posé comme un absolu la liberté humaine, au nom de laquelle l'individu devrait se révolter. Dans ce modèle, la subjectivité est tenue pour sacrée. À chacun de se forger librement ses normes, pour devenir son propre projet, sans alléguer un quelconque déterminisme...

De son côté, Simone de Beauvoir (1908-1986), que d'aucuns ont surnommée *la grande Sartreuse*, s'est notoirement élevée contre l'idée que le corps sexué pourrait assigner une identité : « On ne naît pas femme, on le devient. »².

¹On lira par exemple avec profit le bel article « Gender/Genre, Théorie(s) » de Luc OLEKHOVITCH, in *La Foi chrétienne et les défis du monde contemporain*, sous dir. Christophe PAYA et Nicolas FARELLY, coll. Or, Charols, Excelsis, 2013.

²Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard, 1949, p. 285.

Le féminisme radical

Niant selon ce raisonnement tout fondement dans la nature pour les différences sexuelles, un courant féministe s'engagera quant à lui dans la voie de la dénaturalisation du sexe. On parlera alors de construction sociale des sexes : pour ce féminisme, les différences sexuelles ne seront que le produit de la culture.

L'ambition sera alors de défaire ce que la culture a fait. C'est ainsi que Caroline de Haas, cofondatrice de l'association *Osez le féminisme*, écrira : « La déconstruction des rôles sociaux que l'on attribue à chacun des sexes est déterminante pour construire une société d'égalité réelle. »³...

La psychophysiologie clinique

Par ailleurs, dès 1955, avant l'essor du féminisme radical, le psychologue John W. Money (1921-2006), d'origine néo-zélandaise, a vulgarisé le terme *gender* pour évoquer l'identité sexuelle qu'un individu se forge d'après ce qu'il perçoit de son sexe et de son orientation sexuelle. John W. Money a adopté cette façon de parler après s'être penché sur le cas d'enfants souffrant d'une ambiguïté des organes génitaux : il a en effet observé que ces sujets avaient le sentiment d'être garçon ou fille selon ce que l'on avait décidé pour eux à la naissance, et il en a conclu que, pour le développement du sentiment d'appartenance sexuelle, le biologique est moins important que l'empreinte psychologique.

Ensuite, le psychiatre américain Robert J. Stoller (1924-1991) a généralisé cette distinction en l'utilisant pour des individus sans anomalie morphologique mais souffrant d'une discordance entre leur physique et leur psychisme.

Le lexique officiel

Peu à peu, le mot *gender* s'est imposé, d'abord aux États-Unis puis dans les organismes internationaux, pour souligner que c'est le milieu social, et non pas la biologie, qui assignerait une identité sexuelle à un individu, sans que cela corresponde toujours à son désir...



Ne faire cas que des orientations sexuelles

Le programme du gender

La libération de l'identité sexuelle

C'est ainsi qu'Élizabeth Montfort, juriste et philosophe, peut rendre compte d'une certaine évolution sémantique. De façon clairvoyante, elle explique qu'au sens social le mot *genre* désigne maintenant le rôle attribué par la collectivité à l'individu en raison de son sexe biologique ; elle écrit

³« Théorie du genre, homoparentalité : ces ultimes sursauts réactionnaires », *lemonde.fr*, 24 août 2011.

aussi qu'au sens psychologique le mot désigne désormais « la perception subjective que l'individu a de lui-même ou de son identité sexuelle en lien ou non avec son sexe biologique »⁴. Or si l'identité sexuelle n'est qu'une construction sociale arbitraire ou qu'une représentation mentale, elle est aussi variable, susceptible d'être modifiée. D'ailleurs, certains ont avancé que l'être humain naîtrait neutre du point de vue de l'identité sexuelle ! Il faudrait donc s'affranchir des contraintes de ce que le sens commun prend pour naturel mais qui serait en réalité historique.

De fait, rejetant la vision réaliste de l'altérité sexuelle, l'idéologie du *gender* veut attribuer à l'individu la liberté de choisir, subjectivement et indépendamment de son sexe biologique, son identité sexuelle, et de revenir autant de fois qu'il le veut sur son choix : je suis ce qu'à tout moment je décide d'être ! Ainsi le monde et la vie sont-ils considérés comme un grand marché aux identités.

De façon radicale, les propagandistes du mouvement *queer*⁵, soutenus par la philosophe américaine Judith Butler, refusent absolument de tenir compte de la différence anatomique des sexes, pour ne faire cas que de l'orientation sexuelle, susceptible de varier au gré de l'évolution de la volonté de l'individu. Aussi l'hétérosexualité cesse-t-elle d'être considérée comme normative, et une sexualité polymorphe est donnée pour modèle. Bref, la différence des identités sexuelles choisies est appelée à supplanter la différence objective des sexes.

La révolution anthropologique

Comme l'écrit le père Verlinde, « Marx voulait construire une société sans classe, *Queer* cherche à édifier une société sans sexe »⁶. La différence des sexes est en effet perçue comme le moyen par lequel la nature aliène l'indépendance de l'être humain. Il s'agit donc de détruire le schéma de la différenciation sexuelle s'imposant à l'humanité, pour libérer l'individu de tout déterminisme naturel. Chacun est alors invité à se choisir sans cesse, à se faire, et à disposer souverainement de lui-même.

La fin de cette entreprise est l'avènement d'un monde nouveau et arbitraire, dans lequel l'individualisme aura triomphé. L'hétérosexualité ne devrait plus prévaloir, pas même au nom de la perpétuation de l'espèce humaine : le féminisme radical, ne voyant dans le modèle de la famille hétérosexuelle monogamique qu'un vil moyen de discrimination sociale des femmes, rêve déjà d'utérus artificiels, permettant de procréer par ectogenèse et de libérer ainsi les femmes de la contrainte de la maternité, considérée comme un stéréotype !

La démocratie violente

Or il est intéressant de remarquer que cette vision révolutionnaire de la société se prévaut volontiers d'une mise en œuvre radicale de la démocratie. Ainsi Florence Rochefort déclarait-elle : « En démocratie, l'anatomie ne doit plus être un destin. »⁷.

Notons cependant que cette vision du monde et cette éthique du libre choix ne s'imposent pas sans contrainte, du moins sans un conditionnement. Ainsi la philosophe américaine Christina Hoff Sommers n'hésite-t-elle pas à écrire : « On ne devrait autoriser aucune femme à rester à la maison pour s'occuper de ses enfants. (...) Les femmes ne doivent pas avoir cette option, car si cette option existe, trop de femmes la choisiront. »⁸. Il y a ici une réelle violence intellectuelle ! Quant à la France, on frémit en distinguant l'intrusion de l'idéologie du *gender* dans la formation des professionnels de la petite enfance ou dans l'enseignement scolaire, au risque de heurter la conscience de certains et de contrevenir au principe de laïcité.

4Élizabeth MONTFORT, *Le Genre en questions, s. l.*, Peuple Libre, 2012, p. 10.

5Le terme signifie « bizarre », « louche », ce qui s'oppose au *straight* et donc ce qui est « tordu ».

6Joseph-Marie VERLINDE, *L'Idéologie du gender comme identité reçue ou choisie ?*, Mesnil-Saint-Loup, Le Livre Ouvert, 2012, p. 39.

7Florence ROCHEFORT, citée par Thibaud COLLIN, « Genre : les enjeux d'une polémique », *Communio*, n° 6, t. XXXVI, 2011, p. 120.

8Christina HOFF SOMMERS, citée par Conseil pontifical pour la Famille, *Gender, La Controverse*, Paris, Téqui, 2011, p. 67.

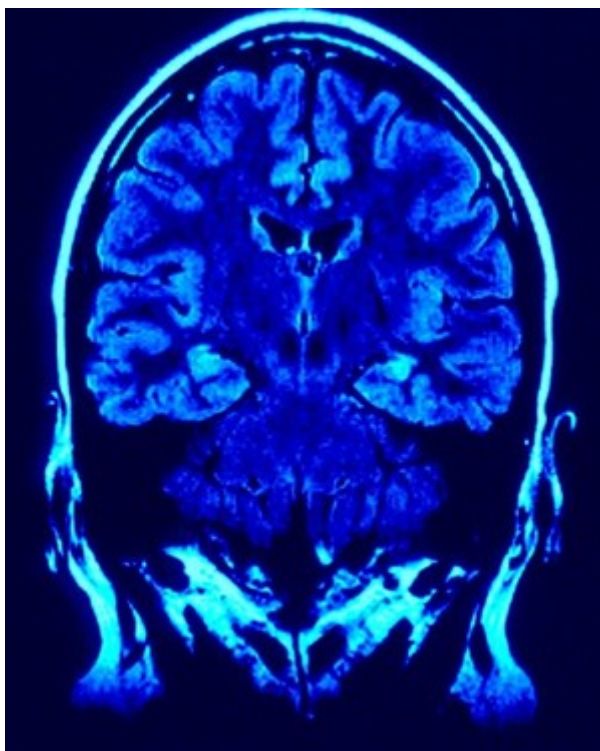
Le procès scientifique du gender

La réalité de l'influence de la culture

Malgré ce qui vient d'être dit, la part de vérité scientifique de l'idéologie du *gender*, c'est que le cerveau humain est grandement influencé par toutes sortes de facteurs, notamment culturels : entre biologie et culture, il y a des influences réciproques. C'est ce phénomène, appelé *plasticité cérébrale* ou *neuroplasticité*, que la neurobiologiste américaine Lise Eliot explique dans un livre assez récent⁹. Elle montre que le cerveau se transforme en fonction de son propre vécu, que « toutes les composantes physiques de notre système nerveux ... sont affectées par les expériences de la vie auxquelles elles s'adaptent grâce à un processus constant de restructuration »¹⁰.

Lise Eliot nous rappelle ainsi l'importance de l'éducation, de l'enseignement, de la culture, dans le développement différencié des garçons et des filles. D'ailleurs, les sciences humaines ont bien montré qu'une tradition particulière influence toujours l'entendement et les agissements de l'individu. Cela nous ramènera à notre responsabilité morale puisque nous avons des choix, d'ordre éducatif notamment, à faire, en fonction de valeurs, de principes normatifs, qui ne sont pas forcément explicites dans la nature...

Quant aux études tendant à montrer qu'il y aurait des différences déterminantes entre le cerveau d'un homme et celui d'une femme, elles ne montrent pas le caractère inné de ces différences. En effet, ces études sont quasiment toutes menées sur des sujets adultes, chez qui l'apprentissage a déjà produit des effets.



Les cerveaux des garçons et des filles ne sont pas identiques au départ

La vanité de la réduction au culturel

Reste, bien sûr, la réalité de la constitution génétique différenciée de l'homme et de la femme dès le sein maternel. Autrement dit, « les cerveaux des garçons et des filles ne sont pas identiques au départ : les quelques gènes supplémentaires du chromosome Y du garçon influencent ses comportements à tous les âges, et, sans doute, les structures cérébrales qui les sous-tendent »¹¹.

⁹Lise ELIOT, *Cerveau rose, cerveau bleu*, Les neurones ont-ils un sexe ?, trad. de l'américain par Pierre REIGNIER, Paris, Robert Laffont, 2011, 510 p.

¹⁰*Ibid.*, extrait consulté en mai 2013 sur <http://books.google.fr/>.

¹¹*Ibid.*

En tout cas, l'existence d'un fondement génétique pour l'idéologie du *gender* est un mirage : l'androgynisme générique au stade primaire n'a aucun soutien scientifique mais est un idéalisme. En fait, la dénégation *a priori* de toute pertinence, pour l'identité sexuelle, de la réalité du sexe biologique, ressortit à de la dissimulation.

L'évidence de la synthèse entre nature et culture

La réalité semble donc complexe. D'une part, il y a jusqu'au niveau du cerveau une relative dissymétrie initiale entre l'homme et la femme, et d'autre part l'environnement social influe au fil du temps sur le comportement sexuel. Ces constats semblent bien indiquer que l'identité sexuelle ne se réduit ni à une construction sociale ni à l'anatomie. À l'évidence, le caractère sexué de l'individu constitue une donnée initiale déterminante, mais l'épanouissement des particularités mentales réputées masculines ou féminines tient aussi aux relations nouées avec l'enfant et à la culture dont il hérite.

L'évaluation morale du gender

La place du naturel

Les zéloteurs du *gender* ont beau jeu de présenter leur doctrine comme obligatoire dès lors que l'on refuse le naturalisme ! En fait, non seulement on doit se garder de justifier simplement par la nature un modèle culturel particulier, mais encore, fondamentalement, on conviendra *a priori* que la nature sexuée de l'être humain n'impose pas absolument et explicitement un comportement particulier : de la description, la prescription ne découle pas automatiquement. Pour autant, on n'est pas obligé de faire comme si l'identité sexuelle n'était qu'une construction culturelle, qu'un fruit de l'expérience, sans rapport avec aucune réalité ontologique, en sorte que l'individu pourrait légitimement réinventer son identité sexuelle !

Il y a une autre voie, que trace l'éthique théocentrique. Elle commence par la confession de l'autorité morale de Dieu, dont la parole définit absolument ce qui est bien. Ensuite, puisque Dieu est celui qui a tout créé et en qui tout subsiste, elle recueille volontiers dans la création, en particulier dans la structure fondamentale de notre être, des confirmations de ce que Dieu a prescrit. Reste que la Parole de Dieu est nécessaire pour bien saisir quel est l'ordre créationnel, qui correspond à la volonté de Dieu pour nous.

L'anthropologie

En l'occurrence, Dieu dit dans l'Écriture qu'il a créé l'homme et « son vis-à-vis » (Gn 2,18), la femme : une réelle différenciation sexuelle, fondamentalement bonne, est posée pour l'unique nature humaine, en sorte que l'humanité est structurée selon la dualité des sexes. Il faut donc reconnaître que le sexe d'une personne n'est pas un accident, mais qu'il correspond à la volonté de Dieu de créer chaque être humain, dans sa totalité, homme ou femme.

Dans cette situation, le corps apparaît, dans l'unité de la personne, comme l'expression visible de ce qu'est l'homme ou la femme. C'est donc bien à tort que l'idéologie du *gender* nie en somme le corps en le traitant comme une entité détachée de la personne.

Confesser cela n'oblige évidemment pas à nier l'influence de l'environnement sur l'identité sexuelle : celle-ci présente, dans une certaine mesure, un aspect conventionnel. Cependant, c'est la réalité créationnelle, commentée par l'Écriture, qui est fondamentale, et qui doit guider notre comportement.

Précisément, la sexualité, principe de différenciation, établit aussi, au sein de l'humanité, des relations différenciées, comme le montre l'institution du mariage. Le rapport d'altérité entre l'homme et la femme signale en effet leur incomplétude, ni l'un ni l'autre n'étant tout l'humain ; l'individu est ainsi invité à s'ouvrir à un au-delà de lui-même, sous la forme d'un vis-à-vis apparenté mais toujours irréductible.



Chaque personne est créée tout entière homme ou femme comme l'affirme l'Écriture

La réponse du sujet

Le péché refuse la limite et donc la différence, qui se définit en l'occurrence comme ce que je ne peux pas être ; il incite à prétendre à l'intégralité de l'humain. Ainsi, méprisant les données créationnelles comme leur commentaire biblique, l'idéologie du *gender* invite l'individu à se déterminer à tout moment selon son désir, en toute autonomie ; elle prône donc la pluralité des pratiques sexuelles. Pour le *gender*, ce n'est plus la réalité du corps sexué mais la notion d'orientation sexuelle qui est proprement essentielle. Les idéologues du *gender* tiennent à devenir ce qu'ils veulent...

À cette doctrine, qui veut persuader l'individu de devenir en quelque sorte son propre créateur, quitte à disjoindre les composantes corporelle et psychologique de la personne humaine, il faut répliquer que chaque personne est créée tout entière homme ou femme, comme l'affirme l'Écriture à laquelle fait écho notre constitution anatomique et génétique. C'est à cette vérité que notre raison doit consentir, c'est cette réalité qu'il nous revient d'assumer, c'est conformément à cette donnée fondamentale que nous sommes appelés à construire notre personnalité, à éventuellement procréer et, le cas échéant, à éduquer nos enfants. Telle est notre responsabilité, et tel est ce qui correspond réellement à notre bien. C'est aussi conformément à cette donnée créationnelle qu'il convient de structurer la société, pour son bien.

« Homme, deviens ce que tu es ! »¹²

¹²Formule attribuée par Patrick Wotling, traducteur de *Le Gai Savoir* de Nietzsche, aux *Pythiques* de Pindare, poète lyrique grec de l'Antiquité.

Sur le bloc-notes de la Direction : *bientôt, l'heure des bilans !*

Il s'agit ces temps-ci du bien le plus recherché de la terre. C'est lui qui fait et qui défait les princes... Vers lui sont tendues (presque) toutes les espérances. On le guette ou on l'implore, et son apparition la plus furtive suscite des transports d'allégresse... Inaccessible, il est cependant méconnu. Il se dérobe depuis si longtemps qu'on a oublié jusqu'à la façon de l'apprivoiser ou de le rendre propice... À vrai dire, il s'agit d'un bien invisible, dont la manifestation même, quand elle advient par extraordinaire, est dépourvue de substance, puisque celle-ci prend la forme... d'un chiffre ! Ce chiffre, c'est un pourcentage, doit on soigner jusqu'aux décimales. Vous l'avez compris, c'est la croissance ! Pour dire vrai, quelques-uns contestent même qu'elle soit bénéfique, elle a de farouches opposants, les « décroissants ». Ceux-là, le grand nombre les considère comme des utopistes, mais ni les uns ni les autres ne comprennent très précisément, en réalité, ce dont ils parlent...

Pour faire simple, très simple, par-delà les statistiques (ces totems des postmodernes), la croissance, c'est la situation qui fait préférer aujourd'hui à hier, et qui se traduit, dans le champ de l'économie, par une amélioration, fût-elle modique, des conditions de vie et de ressources des ménages. Le taux de croissance n'est rien d'autre que la comparaison de deux états, dont l'actuel, sur l'échelle des valeurs en vigueur, est jugé supérieur au précédent... Soulignons – pour les décroissants qui ici déraisonnent – que *mieux* n'a jamais été synonyme de *plus*. Des décennies de forte croissance, il n'y a pas si longtemps, se sont accompagnées d'une diminution de la production d'acier et de charbon. Et l'on se procure à prix d'or, aujourd'hui, des denrées « bios » que nos arrière-grands-parents réservaient parfois à leurs bestiaux... L'accroissement de valeur que mesure le taux de croissance, c'est en grande partie l'innovation dont une société est capable, l'élan d'activité que cette innovation entraîne autour d'elle, et la capacité de cette innovation à répondre aux attentes des populations, que ces attentes soient d'ordre quantitatif ou qualitatif.

Nous éviterons bien sûr, en tant que chrétiens, de faire de la croissance un Graal... La sphère matérielle, celle, selon la formule de Calvin, des « aides nécessaires à la vie », est pour nous seconde, et l'activité humaine procède toujours, dans un monde déchu, d'un système de valeurs entaché de péché. Cependant, la croissance, quand elle se manifeste, doit mériter mieux que notre mépris : la reconnaissance de nos cœurs. Par-delà nos critiques légitimes (dont la pertinence doit encore s'affûter), le fait même que l'humanité soit active et inventive, en écho au mandat reçu du Créateur, vaudra toujours mieux que l'oisiveté et les maux innombrables que celles-ci entraîne... D'une croissance même imparfaitement orientée, nous pouvons toujours espérer quelque retombée en faveur des plus démunis.

Il est ainsi indispensable, pour préserver notre éthique chrétienne de porte-à-faux malencontreux, de prendre la peine de cerner les phénomènes économiques en général (si pauvrement vulgarisés) et celui de la croissance en particulier. Mais le refrain de la croissance doit aussi nous conduire à d'autres questionnements. Ne nous appartiendrait-il pas de nous soucier, sur le terrain spirituel, de cette notion par laquelle nous nous laissons envahir sur le plan matériel... ? L'Évangile nous recommande-t-il jamais le *statu quo* ? Nous devons demander à Dieu avec persévérance de nous efforcer à la croissance, plus activement que nous n'y sommes portés par notre propre nature. Nous devons aspirer au progrès dans tous les domaines de notre vie de foi, à titre individuel, communautaire et missionnaire. L'année académique approchant de son terme, nous voici justement dans la saison des bilans : c'est le bon moment pour tenter une mesure de nos progrès de l'année. Pour les étudiants, leurs professeurs s'en chargent, et nous disposerons très prochainement de données chiffrées ! Mais pas seulement : j'ai été touché d'un de nos étudiants qui m'expliquait, il y a quelques jours « avoir compris à l'Institut ce qu'était l'esprit de service ». Beaucoup, sous la férule toujours compréhensive de l'intendant, ont progressé dans ce domaine crucial pour de futurs serviteurs du Seigneur et de leurs frères et sœurs. Quant à nous responsables de la maison, nous voulons d'abord nous humilier pour nos insuffisances. Et reconnaître ensuite que le Seigneur, par les grâces reçues et les difficultés vécues – notamment dans l'accompagnement de plusieurs étudiants criblés par l'épreuve – a contribué à notre formation dans le service qu'il nous a confié. Prions pour que nos progrès soient évidents pour tous (1 Tm 4.15).

Jacques-E. Blocher